



44^e édition

tg STAN
Onomatopée
La Cerisaie

Service de presse : Christine Delterme, Carole Willemot
Assistante : Mélodie Cholmé

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01
c.delterme@festival-automne.com
c.willemot@festival-automne.com
assistant.presse@festival-automne.com

**Revue de presse radio/TV
Tg STAN
Festival d'automne 2015**

Ecouter :

Mercredi 4 novembre

RFI / Danse des mots / Yvan Amar

Emission autour d'*Onomatopée* avec Peter Van den Eede, matthias de Koning et Gilles Biesheuvel

Lien : <http://www.rfi.fr/emission/20151104-onomatopees-puce-oreille-lucie-bouteloup>

Lundi 7 décembre : 20h à 21h

France Inter / L'Humeur vagabonde / Kathleen Evin

Invités : Frank Verduyssen des tg STAN

Lien : <http://www.franceinter.fr/emission-lhumeur-vagabonde-franck-verduyssen-comedien-de-la-compagnie-tg-stan>

Mercredi 9 décembre : 12h à 12h30

France Culture / La Grande Table / Caroline Broué

Invité : Franck Verduyssen des tg STAN, autour de *La Cerisaie*

Lien : <http://www.franceculture.fr/emission-la-grande-table-1ere-partie-la-cerisaie-de-tchekhov-une-piece-qui-nous-invite-a-un-autre-mo>

Jeudi 10 décembre : 21h

France Inter / Le Nouveau rendez-vous / Laurent Goumarre

Critique de *La Cerisaie* des tg STAN par Laure Adler dans sa chronique « C'est Laure du théâtre ».

Lien : <http://www.franceinter.fr/emission-le-nouveau-rendez-vous-une-emission-au-poil>

Lundi 14 décembre : 21h à 22h

France Culture / La Dispute / Arnaud Laporte

Table ronde critique autour du *Méridien* de Nicolas Bouchaud et de la *Cerisaie* des tg STAN avec Anna Sigalevitch et Joëlle Gayot (France Culture)

Voir :

Date de diffusion en attente

Arte / Tracks / David Combe et Jean-Marc Barbieux

Sujet sur *Onomatopée* des tg STAN

PRESSE

Le Monde – 12 mai
Art actuel – septembre/octobre
La Terrasse – septembre
Les Inrockuptibles Supplément Festival d'automne – 2 septembre
Time Out Paris – 10 septembre
Le JDD.fr – 16 septembre
Poly – octobre
Le Canard enchaîné – 21 octobre
Libération – 16 octobre
Le Monde – 22 octobre
Les Echos – 22 octobre
Le Figaro – 23 octobre
Sceneweb.fr – 23 octobre
Télérama Sortir – 28 octobre
I/O – 29 octobre
Politis – 29 octobre
Mediapart – 17 novembre
Télérama – 21 novembre
Mediapart – 21 novembre
Sortir à Paris – 23 novembre
Le Magazine Littéraire – décembre
La Terrasse – décembre
Froggy's delight – 1^{er} décembre
Les Inrockuptibles.fr – 2 décembre
Les cinq pièces – 4 décembre
Publik'art – 5 décembre
Sceneweb – 5 décembre
Marianne Blog – 5 décembre
L'artichaut – 6 décembre
Un Fauteuil pour l'orchestre – 6 décembre
La Parafe – 8 décembre
Le Canard enchaîné – 9 décembre
Le JDD – 10 décembre
Le Monde – 10 décembre
Libération – 11 décembre
L'Humanité – 14 décembre
I/O – 16 décembre
Télérama – 19 décembre

Une programmation indomptable

LA CULTURE N'A PAS SEULEMENT des problèmes en France. Dans l'éditorial du programme de la vingtième édition du Kunstfestivaldesarts, Christophe Slagmuylder, le directeur du festival, dénonce une tendance actuelle des pouvoirs publics de la Belgique, qui considèrent la culture comme « *profitable* » et pas assez rentable. Réaffirmant, en gras dans le texte, que « *la création artistique est une chose précieuse* », Christophe Slagmuylder développe les grands axes de ses choix et se montre indomptable, en tenant une ligne rigoureuse et excitante. Le programme des deux premiers jours du festival, vendredi 8 et samedi 9 mai, en a témoigné. Outre *Corbeaux*, de Bouchra Ou-

zguen, on pouvait voir deux créations qui viendront au Festival d'automne : *L'Encyclopédie de la parole*, de Joris Lacoste, et *Gala*, de Jérôme Bel. Ce ne sont pas les seules : *La Cerisaie*, revue par les tgSTAN, et *Las Ideas*, par l'Argentin Federico Leon, seront aussi au Festival d'automne, qui avait programmé en 2014 la création du *Capital et son singe*, mis en scène par Sylvain Creuzevault, et repris au Kunsten cette année.

Artistes célèbres et inconnus

Le théâtre, la danse et les arts plastiques forment une belle farandole dans la fête des 20 ans du festival, où des artistes célèbres côtoient des inconnus, à découvrir. Romeo

Castellucci livre *Un usage humain d'êtres humains*. Boris Charmatz propose une installation sur une occupation fréquente : manger. Jan Lauwers crée *Le Poète aveugle*. Mariano Pensotti revisite l'histoire de son pays, l'Argentine, dans *Cuando vuelva a casa voy a ser otro*, qui sera ensuite au Festival d'Avignon. D'autres sont beaucoup moins connus, comme les chorégraphes taiwanais Wen-Chi Su et croate Matija Ferlin. Quant au philosophe Giorgio Agamben, il donnera une conférence sur le statut de l'œuvre d'art aujourd'hui. Une question qui pourrait servir de manifeste à cette édition du Kunsten, forte d'une trentaine de propositions. ■

B. S.

festival d'automne



ROMEO CASTELLUCCI, ORESTIE. La tragédie grecque revisitée par ce metteur en scène italien. Odéon, théâtre de l'Europe.
STEVE PAXTON / JURIJ KONJAR. Une philosophie de la danse réduite à sa plus simple expression. Les Abbesses.

FESTIVAL D'AUTOMNE EXPRESSIONS

Sous la direction d'Emmanuel Demarcy-Mota, 40 lieux accueillent plus de 50 propositions de spectacles vivants venus du monde entier. Tour d'horizon.

Le festival d'Automne est avant tout un lieu de découvertes dans le domaine de la danse et du théâtre. Une vingtaine de chorégraphes a été invitée à jouer leurs dernières créations. S'ils interrogent la place du corps dans l'espace, qu'il soit social, physique ou politique, ils le font chacun à leur manière. Les créations de Jérôme Bel, dépouillées, sincères, intègrent le réel. Il crée une plateforme d'expression pour les exclus, intègre le « mal fait », valorise l'échec. Ses spectacles sont des outils démocratiques qui perturbent et remettent en cause les habitudes. *Bound* de Steve Paxton est la réactualisation d'une œuvre produite dans les années 1980. Cofondateur dans les années 1960 du groupe de chorégraphes Judson Church Theater, il intègre les gestes du quotidien dans la danse qu'il tente de réduire à sa plus simple expression. *Bound* aborde différents moments de l'histoire à travers le prisme d'un personnage évoluant dans un univers d'objets et de sons distordus, voire de captations sonores. Autre membre fondateur du Judson Church Theater, Trisha Brown est une figure incontournable de la danse. Elle marqua les esprits par sa rigueur formelle associée à une liberté d'invention. Sa compagnie présente

quatre pièces créées ces quarante dernières années. Alessandro Sciarroni présente *Aurora*. Pour ses pièces précédentes, il avait rejoué des séances de jonglage et de danse folklorique. Pour ce troisième volet, le chorégraphe italien s'intéresse au goalball, un sport pour malvoyants. Déroutantes sont les performances imaginées par Faye Driscoll. Dans *Thank You For Coming : Attendance*, des corps aux mouvements incertains tentent de ne faire qu'un. Des sentiments, des sensations, des états passent des spectateurs aux danseurs et participent à l'évolution de la représentation. Une manière d'inventer un nouveau vivre ensemble face à une vie individualiste. Enfin, le festival programme trois pièces d'Eun-Me Ahn. La chorégraphe coréenne ose faire danser des grands-mères, des hommes et des adolescents, créant un portrait chorégraphique de son pays natal. Côté théâtre, le festival met à l'honneur le metteur en scène et auteur Romeo Castellucci, Lion d'or de la Biennale de Venise en 2013.

« Danser comme pour inventer un nouvel art de vivre ensemble »



FAYE DRISCOLL, *THANK YOU FOR COMING : ATTENDANCE*. Danse corps à corps pour un nouveau vivre ensemble. Théâtre de Gennevilliers.
EUN-ME AHN, *DANCING TEEN TEEN*. Chorégraphie coréenne pour une expression collective. Théâtre de la ville.

Depuis les années 1990, il crée un théâtre radical, espace de création dans lequel se côtoient toutes les formes artistiques. Pour le festival, il présente trois pièces qui toutes s'emparent de la tragédie pour la lier à l'époque contemporaine. La metteur en scène Gisèle Vienne et l'écrivain Dennis Cooper rassemblent neuf marionnettistes ventriloques afin de **questionner** les rapports du corps à la voix. À partir de ses souvenirs d'enfance, Robert Lepage interroge le Québec des années 1960, marquées par la lutte des classes et la quête

« Questionner aussi le rapport subtil entre le corps et la voix »

d'identité. À travers cette pièce solo, le metteur en scène tente une réconciliation avec son propre passé. Le collectif anversoïis tg STAN s'empare de *La Cerisaie* de Tchekhov qui décrit le déclin de l'aristocratie et la victoire du capitalisme. Enfin, avec le récit familial *The Last Super*, Ahmed El Attar décrit la vacuité de l'élite économique égyptienne et les hiérarchies sociales. L'art comme miroir de la société contemporaine. Peu d'arts plastiques cette année, si ce n'est l'exposition de l'artiste islandais Ragnar Kjartansson au Palais de Tokyo. Ses créations, des performances associant dessin, musique et peinture, traitent du mal-être d'une manière dramatique et drôle à travers des situations banales, ou presque. En 2009, il a représenté son pays à la Biennale de Venise. Le Palais programme aussi

une performance autour de l'œuvre de John Giorno à l'occasion de l'exposition « I Love John Giorno by Ugo Rondinone ». Elle associe performance poétique, diffusion sonore de poèmes enregistrés et projection des films de l'une des figures majeures de la Beat Generation. John Giorno Live permet d'expérimenter le langage inspiré de la culture populaire et l'**engagement du poète**, qu'il soit spirituel ou politique. Deux autres figures de la performance sont programmées par le festival. Avec *Models never talk*, Olivier Saillard, directeur du Palais Galliera, donne la parole à d'anciennes mannequins. En backstage, et vêtues de noir, elles racontent avec sincérité et humour des expériences marquantes, leurs relations aux couturiers, aux vêtements, aux défilés. Hanna Schygulla, née en 1943 à la frontière allemande polonaise, et Etel Adnan, née en 1925 à Beyrouth, présentent *Entre guerre et paix*. De la génération de l'après-guerre, elles échangent sur des thèmes qui ont marqué leur parcours individuel et professionnel. « Ce n'est pas seulement la guerre qu'on vous inflige, mais aussi celle que votre culture a produite. Se rendre compte que sa culture a été néfaste, cela vous coupe de vos sources », explique Hanna Schygulla à qui le MoMA a consacré une rétrospective en 2006. Et Etel de préciser : « **Résister, c'est vivre**. Comme vous ne pouvez pas sauver le monde, il faut vous sauver vous-même. »

Aude de Bourbon Parme

44^e ÉDITION DU FESTIVAL D'AUTOMNE.

Du 9 septembre au 31 décembre. Divers lieux, Paris et Grand Paris. Internet : www.festival-automne.com

La Terrasse – septembre 2015

L'APOSTROPHE / LA SCÈNE WATTEAU / THÉÂTRE DE LA BASTILLE
CRÉATION COLLECTIVE

ONOMATOPÉE

Dans le cadre du Festival d'Automne, quatre compagnies de Belgique et de Hollande, dont les fameux tg Stan, reprennent *Onomatopée*, un spectacle qui avait fait sensation en 2007.



Onomatopée, création collective rassemblant quatre compagnies.

© Samme Paper

Au départ de cette aventure, il y avait l'envie de faire spectacle commun. Fruit d'une collaboration des compagnies flamandes et néerlandaises tg STAN, De Koe, Dood Paard et Maatschappij Discordia, *Onomatopée* a été créé en 2007 et débarque aujourd'hui en France. Ils sont cinq comédiens, issus de ces compagnies, qui s'étaient déjà croisés dans leurs travaux respectifs, mais n'avaient jamais fait œuvre tous ensemble. Et ils ont imaginé ce spectacle, il y a maintenant plus de huit ans, en observant un triste défilé de 1^{er} mai, baigné de pluie et de résignation.

GARÇONS DE CAFÉ

« Le mouvement spontané a disparu de la sphère néo-libérale, que la société est (bon gré mal gré) devenue à l'heure actuelle. » Cet anti-slogan préside à leurs inventions scéniques. Mais, s'il est politique, le propos de ces acteurs et de ces compagnies l'est surtout dans les manières de faire. Travaillant à rebrousse-poil – on connaît surtout en France le tg Stan – les cinq servent ici encore un spectacle bien peu conformiste. Sur scène, transformés en

garçons de café, ils « évoluent dans un carrousel de sons et d'images, servent à manger, se font passer pour d'humbles serveurs, imitent des cris d'animaux, perdent le fil d'un texte en apparence banal ». Une sorte de leçon de langage hilarante et une joyeuse cacophonie poétique et politique où « se cachent des choses sombres qui ne sont pas dites explicitement : la xénophobie, l'angoisse du système, l'angoisse de se jeter à l'eau, car il faut alors se mettre à nu ».

Éric Demey

L'apostrophe, Théâtre des Louvrais, place de la Paix, 95000 Pontoise. Les 6 et 7 octobre à 20h30, le 8 à 18h30. Tél. 01 34 20 14 14.
La Scène Watteau, place du Théâtre, 94736 Nogent-sur-Marne. Les 14 et 15 octobre à 20h30. Tél. 01 48 72 94 94.
Théâtre de la Bastille, 76 rue de la Roquette, 75011 Paris. Du 19 octobre au 6 novembre à 20h, relâche les 24, 25, 31 octobre et 1^{er} novembre. Tél. 01 43 57 42 14.

Rejoignez-nous sur Facebook

Les Inrockuptibles – Supplément Festival d'Automne à Paris



“La Cerisaie est une comédie” très sérieuse”

Le collectif **IG STAN** poursuit son aventure tchékhovienne en 1989 à Anvers. Frank Vercruyssen évoque sa passion pour le dramaturge russe.

Pourquoi Tchekhov est-il si présent dans notre monde ? Frank Vercruyssen – il est un des rares auteurs absolument indispensables. Nous nous devons de le maintenir en vie dans la conscience collective de nos sociétés. Comme Racine, Bernhard, Buchner et quelques autres, il nous aide à rester sains, parfois à le redevenir.

Il maîtrise et sait traduire sa connaissance de l'humanité qu'il transmet par des dialogues. C'est une qualité rare. Tchekhov est généreux, humanitaire, moralisateur. Il présente la vie humaine telle qu'elle est, sans la juger. Moralement, c'est révolutionnaire.

En quoi *La Cerisaie* est-elle différente des autres pièces de Tchekhov que vous avez montées ?

Elle ne se laisse pas conquérir immédiatement. Si *La Mouette* est une pièce parlée avec des dialogues simples, *La Cerisaie* est, à la première lecture, difficilement compréhensible. Tchekhov déjoue l'attente du lecteur. Il crée tout un champ dramatique subtil et vertigineux. Le miroir qu'il nous tend est l'humainement humain, aucun des personnages ne peut être jugé. Ils s'engagent sur une voie pour s'en éloigner l'instant suivant. Non personnage par exemple, Lopokhine, apparaît comme intelligent et sûr et sans prévenir une brute sahis.

Est-ce en cela que la pièce est énigmatique ? En ce qu'elle braille en permanence les piéces. À l'intérieur même de chacun de ses personnages ?

Exactement, mais aussi parce qu'elle joue sur différents registres dramatiques. Il y a des élans nostalgiques jusqu'à mélodramatique et des répliques anodines et banales.

Lorsqu'on reproche à Tchekhov de montrer des valeurs de chevaux sans dire qu'il n'est pas bien de voler, il répond qu'il est fantastique de voler par passion pour les chevaux...

À son époque, on lui demandait de montrer des choses claires, de porter un jugement et de bien le souligner. Mais ce n'est pas son projet. Il a raconté des gens de toutes sortes et de toutes complexités. C'est cette réalité-là de la nature humaine qu'il maîtrise et qu'il porte au plateau – le monde tel qu'il est. C'est en cela que le théâtre de Tchekhov

n'est pas bourgeois, il est beaucoup plus innocent, plus intéressant, progressiste et fascinant.

Voire manière de travailler et d'aborder les textes non plus n'est pas bourgeois...

On dit ce qu'on peut... Mais quand on lit dans cette pièce écrite en 1904, il y a à la fois des adresses publiques, notamment des adresses de deuxième acte où tous les personnages parlent au public sans regarder à ce que l'autre dit, et qu'il ne s'agit pas d'apartés moléresques, alors on soupçonne que si Tchekhov avait continué à vivre et à écrire, il aurait développé un univers beckettien, révolutionnaire et avant-gardiste.

Nous ne nous sommes beaucoup de temps autour de lui pour le lire et analyser, traduire, décrypter, comment le lire, l'écouter. Six semaines sur les huit consacrées aux répétitions. C'est un temps d'appropriation pendant lequel nous imaginons des mises en scène et faisons libre cours à nos fantasmes. Les deux dernières semaines, nous apprenons le texte par cœur et nous d'écouter les répétitions. Ça ne se passe pas – *idiot*, *idiot*, nous ne répétons pas – *idiot*, *idiot*, nous ne répétons pas. La responsabilité du jeu est prise à 100% en main par chacun des individus. Nous découvrons la pièce ensemble, avec le public, en le jouant pour la première fois. Nous considérons qu'on ne peut pas jouer pour de vrai si on n'est pas présent.

Si ce n'est pas présent, fait polémique, d'rive ou comédie ?

Avant-vous tranché ? C'est difficile à dire... On comprend que Tchekhov ait toujours insisté pour dire que c'était une comédie. Certes, avec la vente du domaine, tout un univers est anéanti, mais la plupart des personnages ont un futur possible de la comédie. Stankovskiy, lors de la lecture, insiste sur le drame car il voulait inscrire *La Cerisaie* dans son époque et en faire un drame social. Il voulait dénoncer le tsarisme, la bourgeoisie et la société élitaire.

“Si Tchekhov avait continué à vivre et à écrire, il aurait développé un univers beckettien, révolutionnaire et avant-gardiste”

Vous avez investi un langage réjouissant, une manière d'aborder les textes du point de vue des acteurs, sans regard de metteur en scène, sans dogmatisme, mais ce langage a fait école. Vous qui étiez contre les dogmes, n'est-ce pas gênant pour vous ?

C'est de la responsabilité des individus que de transformer une aventure vivante en dogme. Nous ne venons pas montrer que les metteurs en scène ne sont pas intelligents, nous ne voulons pas en faire de la pensée seulement concevoir des spectacles de théâtre participative en Flandre et en Hollande n'a à la fin des années 60.

Les acteurs se sont pas éloignés des grandes maisons, ils ont incorporé la pensée de Brecht et se sont éloignés du romantisme mélodramatique de l'école soviétique. Ils ont cassé le public – *idiot* et *idiot*, on pouvait monter un spectacle sans qu'il soit le dernier soit le rêve d'un seul individu. De manière collective. Nous nous sommes inscrits dans cette tradition-là. Comme dans *La Cerisaie*, prendre le parti de la comédie, c'est s'affranchir du passé ?

En fait, le paradoxe est que La Cerisaie est une comédie très sérieuse. Tchekhov est un auteur des plus grossiers et fait rira la salle. Nous pouvons nous moquer de nous-mêmes et aborder la tragédie avec légèreté. C'est de l'hygiène pour mieux réfléchir et évoluer. Racine, Buchner, Bernhard et Tchekhov savent créer des bulles d'oxygène entre les lignes. Nous nous inspirons de Hervé Pons, photo Marc Braun pour Les Inrockuptibles

LA CERISAIE

Texte d'Anton Tchekhov, scénographie de Ig STAN, du 2 au 19 décembre à la Colline – Théâtre national, Paris. X^e, tél. 01 44 62 52 52, www.colline.fr Festival d'Automne à Paris, www.festivalautomne.com

Time Out Paris – 10 septembre 2015

La Cerisaie

THÉÂTRE

f Partagez

🐦 Tweetez

g+ 0 PARTAG



© Johan Jacobs Koehn Broos

📍 Colline, 20e arrondissement

📅 mercredi 2 décembre 2015 - samedi 19 décembre 2015

LA NOTE DE TIME
OUT

INFOS

DATES ET HEURES

LES UTILISATEURS
DISENT

Voilà plus de vingt-cinq ans que les belges du Tg Stan ont tué le metteur en scène. Pourtant, leur théâtre continue bel et bien et ne cesse de se réinventer à travers Diderot, Wilde, Cocteau ou Ibsen. Cette saison, c'est au capricieux Tchekhov qu'ils se frottent à nouveau, avec une 'Cerisaie' prometteuse, dans la grande salle du théâtre national de la Colline, s'il vous plaît. Alors, comédie ou tragédie ? Débat troubleux depuis plus d'un siècle, le choix d'un dramaturge ou d'un metteur en scène sera pris ici individuellement par les 10 comédiens de ce spectacle qui défendront, comme à l'accoutumée, leur personnage et leur vision envers et contre tous. Andreevna, Lopakhine, Varia, tous obnubilés par leurs soucis financiers et amoureux avec pour toile de fond cette cerisaie vouée à la destruction.

Bien sûr, les néophytes du genre seront surpris par les premières minutes du spectacle : tout est à vue, les acteurs sortent de leur rôle pour y retourner aussitôt. Mais passée cette première impression de cacophonie du sens, et le style une fois adopté, le public se laisse toujours embarquer par l'énergie collective.

PAR AURÉLIE CLONROZIER

PUBLIÉ : SAMEDI 18 JUILLET 2015

Le JDD.fr – 16 septembre 2015

Robert Lepage inaugure le Festival d'automne

Le metteur en scène québécois Robert Lepage ouvre la manifestation avec *887*, un spectacle en solo sur son histoire personnelle et celle de son pays.



🔍 Le spectacle de Robert Lepage se joue au théâtre de la Ville, à Paris. (Érick Labbé)

887? Le numéro de l'avenue Murray, à Québec, où Robert Lepage a passé son enfance et son adolescence, dans les années 60-70. C'était l'époque où le Québec prenait conscience de son identité avec la naissance du Front de libération du Québec. Planté devant la maquette de l'immeuble où vivait sa famille (saisissant spectacle de marionnettes animées derrière les fenêtres des appartements), l'auteur croise des bribes de sa mémoire personnelle et les souvenirs du mouvement identitaire québécois. La devise du Québec n'est-elle pas *Je me souviens*? Lui aussi se souvient, et comme la scène est son terrain de jeu privilégié, il l'anime et l'habite totalement.

Moments forts du Festival

L'automne du Festival dure longtemps. Débutée le 9 septembre, la 44^e édition s'achèvera le 31 décembre. La programmation, riche en propositions venues du monde entier, se répartit sur une quarantaine de lieux et de sa région. Des grands-mères dansantes de la chorégraphe coréenne Eun-Me Ahn aux acteurs anversoïis de la compagnie tg STAN, l'éventail est large. En théâtre, l'Italie est à l'honneur, avec le deuxième volet du portrait consacré à Romeo Castellucci (*Ödipus der Tyrann*, *Le Metope*, *Orestie*), deux pièces de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini et une de Lucia Calamaro au Théâtre de la Colline. Parmi les autres spectacles, on peut choisir, par exemple, celui de Vincent Thomasset, *Lettres de non-motivation*, au Centre Pompidou puis au Théâtre de la Bastille, celui d'Angélica Liddell à l'Odéon, de Rodrigo Garcia à Nanterre, de Toshiki Okada à la Maison de la Culture du Japon, ou encore *Le Méridien*, d'après Paul Celan, avec Nicolas Bouchaud au Théâtre du Rond-Point. Avis aux curieux : un rituel chamanique est présenté sur la scène du Théâtre de la Ville, le 20 septembre.

En musique, un portrait est consacré à la compositrice sud-coréenne Unsuk Chin (Maison de la Radio, Cité de la musique), sans oublier la suite la suite du portrait consacré à Luigi Nono

(*Prometeo, tragedia dell'ascolto* à la Philharmonie). Avec *OTTOF*, Bouchra Ouizguen inaugure le programme danse, au centre Pompidou. La suivront Jérôme Bel, avec *Gala*, à Nanterre, Aubervilliers, au Théâtre de Louvrais-Pontoise, Théâtre de la Ville, Louis Aragon à Tremblay en France, *1000* au Musée d'art moderne et au Louvre... Nadia Beugré, sera au TCI et au Tarmac, Trisha Brown à Chaillot... Côté performances, Hanna Schygulla et Etel Adnan se produiront dans *Entre guerre et paix* à la Maison de la Poésie, le 6 octobre.

887 **

Au théâtre de la Ville, 2 place du Châtelet, Paris 4e. Tél. 01.42.74.22.77.

www.theatredelaville-paris.com

Jusqu'au 17 septembre. Festival d'automne, 156 rue de Rivoli, Paris 1er. Tél.

01.53.45.17.17. www.festival-automne.com

Annie Chénieux - leJDD.fr

encore en chantier, face à des étudiants en mise en scène, des enfants, ou des rangées de producteurs – selon les instants. Cette maîtrise de la situation est encore renforcée par Dolente de Keersmaeker, qui apostrophe la régie et leur donne le go depuis la salle, achevant d'évacuer toute forme d'illusion, et semblant nous dire « Non, on n'est pas là pour vous jouer la *Cerisaie* comme si cela se passait sous vos yeux, non, on va plutôt vous montrer comment on joue la *Cerisaie*. Et encore, avant de commencer pour de bon, on va prendre le temps de se mettre en place », comme une bande d'amateurs qui n'a pas vraiment prévu les transitions, mais en moins stressés.

Le parti-pris, rappelé tout au long du spectacle par ces effets non pas d'adresse mais de dialogue avec le public, est donc de donner à voir les ressorts de ce que pourraient être une représentation totalement refermée sur elle-même, qui n'aura donc pas lieu. Donner à en voir les ressorts et donc justifier des choix scénographiques, expliciter des interprétations dramaturgiques, laisser entrevoir des propositions scéniques... Stijn Van Opstal livre à plusieurs reprises des clés de lecture en parallèle de la scène qui se joue : il nous indique sur le ton de la confiance que quand il enlève les gelatines bleues des projecteurs latéraux, c'est pour faire passer de la nuit à l'aube, ou que quand il fait voler des petits bouts de papier avec un ventilateur, c'est pour suggérer des pétales de cerisiers en fleurs. Tous les changements de décor se font à vue, mais aussi les changements de costumes. Et le même comédien nous raconte ainsi en même temps qu'il le fait : « je change de chaussures... je change de veston... je change de rôle... » – comme si les deux premiers ne découlaient pas du dernier !



Le rapport au public passe aussi de façon plus discrète par des regards complices, ou par le fait que les comédiens se montrent eux-mêmes en train de parler, en train de s'embrasser, en train de s'asseoir. Ils interpellent sans cesse le public, invoquent son regard – comme un enfant qui veut attirer l'attention – pour montrer qu'ils sont bien conscients de tout ce qui se joue, tout ce qui se fait, pour redoubler les effets à produire et pour que nous-mêmes soyons bien conscients de ce qu'il se passe. C'est comme s'ils nous répétaient à tout moment : « T'es avec moi là ? Tu vois bien ce que je suis en train de faire et comment je suis en train de le faire ? ». Ce besoin du regard extérieur sur leurs actions, qui détruit à chaque instant le quatrième mur qui pourrait avoir la tentation de se redresser passe aussi par le regard qu'ils portent sur eux-mêmes, car, la plupart du temps, tous les comédiens sont sur scène, et quand ils ne jouent pas ils s'observent les uns les autres, bras croisés ou mains dans le dos, juges de leurs pairs.

Ces effets de présences totalement extérieures à ce qui se dit, qui viennent interférer avec les dialogues de Tchekhov, introduisent une dimension comique. Lorsque l'oncle se réjouit de la ressemblance de la mère et de la fille, Jolente de Keersmaeker répond simultanément à deux niveaux différents, impossibles à réunir : elle dit oui, merci, tout en montrant son scepticisme au public, parce que non, la comédienne avec qui elle joue n'est pas sa fille, et elle ne lui ressemble pas vraiment. Ainsi se superposent de multiples strates, d'infimes couches de sens qui interagissent, brouillent les lectures, s'immiscent. Et toutes ces microscopiques nuances qui toutes s'accroissent, toutes ces multiples possibilités qui coexistent et jouent avec la perception du spectateur, en la scindant, tout cela crée la substance de jeu des comédiens, et la subtilité de leur lecture de la pièce.



C'est comme si c'était cette approche qui avait déterminé le choix de la pièce. Plutôt que de prendre le monument qu'est *La Mouette*, les tg STAN ont préféré se tourner vers la dernière pièce de Tchekhov, *La Cerisaie*, plus hybride et plus mystérieuse. Après s'être confrontés à la masse de discours qui l'entourent et après avoir visionné les mises en scène qui précèdent leur travail, ils ont conçu leur propre version du texte à partir de la pièce de Tchekhov et de ses traductions dans plusieurs langues. Ce geste de collage, né de longues semaines de lectures à la table, leur permet déjà de se l'approprier, de lui donner tout son allant, en choisissant la formule ou l'expression qui leur semble la plus juste, plutôt que de se placer sous la tutelle d'un unique traducteur. C'est là le point de départ nécessaire à une enquête sur les marges des dialogues, leurs creux, leurs souterrains, leurs soubassements, qu'ils entreprennent de faire percevoir.

« On vendra la cerisaie au mois d'août ». Dès l'acte un, la sentence est prononcée. Liouba rentre à peine chez elle après cinq ans d'absence que ses retrouvailles avec sa maison et la chambre de son enfance sont plombées par l'oiseau de mauvais augure qui prédit la vente de la maison. Mais Lopakhine a beau dire, dans le même acte, l'oncle Gaïev assure avec espoir « Non, le domaine ne sera pas vendu ». Toute la pièce est contenue entre ces deux phrases qui disent à la fois l'inévitable et tout en même temps l'aveuglement de ceux qui refusent de voir la vérité en face et donc de l'accepter, de l'affronter, parce qu'ils nourrissent l'espoir qu'ils ont – incarné par une vieille tante qui pourrait donner de l'argent, mais nul ne sait quand ni combien –, et qui leur permet ainsi de ne pas s'avouer vaincus et d'engager une lutte perdue d'avance. Par ce refus d'assumer leur impuissance, les personnages ne sont pas prisonniers d'une tragédie, qui ne peut être que s'il y a conscience de l'impossibilité. C'est précisément parce qu'ils sont inconscients qu'ils peuvent profiter de la douceur d'un soir sans entendre les pressantes suggestions commerciales de Lopakhine, ou qu'ils peuvent faire la fête avec légèreté le jour-même où leur sera donnée la réponse définitive concernant la mise en vente du domaine.



Quand la nouvelle arrive enfin, ne reste plus qu'à partir, plutôt que de voir tout bouleversé, plutôt que d'assister aux opérations de Lopakhine, prêt à restaurer la maison de fond en comble et à raser les cerisiers parce qu'ils ne donnent de cerises qu'une année sur deux et parce qu'ils occupent trop de terrain – certes, « 1000 hectares, soit 10 km², ou 1500 terrains de football... », comme nous le rappellent les tg STAN dans le programme du spectacle – pour donner forme à ses spéculations financières. Ne reste donc qu'à reprendre le train qui les a amenés au début de la pièce, à délaissier les retrouvailles avec le passé pour suivre l'élan qui les entraîne vers l'avenir et leur promet un nouveau départ. La tonalité élégiaque attachée au thème de la pièce n'en constitue donc pas son air final. Loin de dominer, elle côtoie de près l'insouciance qui laisse place au rire et à la joie, et les personnages admettent avec sincérité au moment de partir que de quitter la maison est un soulagement, après tant d'incertitudes.

Mais plutôt que de faire des choix univoques, de trancher grâce à telle ou telle lecture dramaturgique, le collectif laisse place à toutes ces nuances, laisse envisager tous les possibles contenus dans le texte. Leur originalité réside dans le fait qu'ils font durer jusqu'à la représentation ce qui n'est la plupart du temps qu'une étape de travail, à savoir le temps de lecture du texte où tout est encore ouvert, rien n'est fixé, afin de laisser pleine liberté d'exploration, d'envisager toutes les interprétations possibles par la variation des intonations, par des modulations, par des propositions, non pas considérées comme contradictoires mais toutes présentes et toutes acceptables. C'est ce rapport ludique à l'œuvre qui permet de la dégager de son penchant tragique, qui lui colle à la peau comme une matière visqueuse. Sans le faire disparaître, ils le font cohabiter avec un comique, latent, ou du moins voulu par l'auteur, et cela ne paraît plus incongru dans ces conditions de transformer le bal de l'acte trois en soirée déchainée, de voir les corps danser sans relâche en arrière-plan ou au premier plan, suivant une chorégraphie synchronisée qui entraîne et qui ne prend jamais fin, ou de multiplier les sous-textes et suggérer qu'Ania est amoureuse de l'étudiant idéaliste qui se dit au-dessus de l'amour, ou d'insérer des tours de magie à tout bout de champ à partir de quelques indications de Tchekhov... De cette ambiance festive ne surgit pas une comédie véritable, mais une mélancolie non pas amère mais douce, riante, comme les lumières que ménage avec soin le vieux domestique.



Extrayant la pièce de son contexte d'origine par un décor relativement neutre, vaguement vintage, lentement rangé sur le côté au dernier acte pour donner à percevoir la portée d'un départ, d'une séparation, et par des costumes que l'on ne remarque que pour leur discrète extravagance, en ne gardant que l'accent d'Evgenia Brendes, qui reinsufflé un peu de russéité, les tg STAN font un pas de côté par rapport à elle. C'est moins la *Cerisaie* de Tchekhov qu'ils montent que leur propre *Cerisaie*, dont la lecture ne trahit en rien la pièce d'origine, bien au contraire, mais où importe plus encore la mise en scène de leur travail, à la table, au plateau, et enfin sur scène, dans le présent du spectacle, dans le partage avec le public, indispensable destinataire de leur art.

F.

Poly – octobre 2015



le monde de demain

Après *Le Chemin solitaire* et *Les Estivants*¹, le collectif belge **tg STAN** revient à Strasbourg avec *La Cerisaie*. Entre mélancolie tchekhovienne et, en toile de fond, changements politiques charriés par la modernité, ils bousculent ce classique vieux de 111 ans.

Par Irina Schrag
Photos de Koen Broos

À Strasbourg, au **Théâtre de la Colline**
du 14 au 16 octobre
03 68 27 61 81
www.mallion.eu

À Paris, à la **Colline** (dans le
cadre du Festival d'Automne),
du 2 au 19 décembre
01 44 62 52 52 - www.colline.fr

www.stan.be

Voilà plus de vingt-cinq ans que Stop Thinking About Names trace un sillon tout particulier dans le paysage théâtral européen. Formé en 1989 au sortir du Conservatoire d'Anvers, ce collectif s'est constitué autour de quatre comédiens, dans le refus du metteur en scène et de tout directeur artistique. Mais voilà que pour cette *Cerisaie*, Waas Gramser et Damiaan De Schrijver laissent place à de jeunes acteurs sortant d'écoles de théâtre, le groupe s'ouvrant à une toute nouvelle génération, encadrée par Jolente De Keersmaecker et Franck Verduyssen. Un début de passage de témoin qui ne modifie toutefois pas leur approche : « Nous travaillons à partir de traductions françaises, allemandes, néerlandaises et du texte original, pour aboutir à notre propre version », explique Franck Verduyssen. « Nous discutons de toutes les possibilités dans la recherche d'un consensus qui est une réinvention collective de démocratie car chaque comédien se bat pour ses mots, ses synonymes, ses coupures », poursuit Damiaan De Schrijver. « Quelques jours avant la première, nous réglons "le trafic" en ne gardant que ce qu'il faut. À chacun, ensuite, de remplir et de surprendre l'autre en réinventant, tous les soirs, les intonations, les pauses et la façon de se regarder des personnages qu'il interprète. Nous essayons de

ne pas être paresseux, de nous renouveler, sans cesse, improvisant la façon de dire. » Qu'advient-il alors de la dernière pièce de Tchekhov où Lioubov quitte sa vie oisive parisienne (et son amant) contrainte de revenir vendre sa demeure familiale ? La douloureuse fin d'une époque et le questionnement sur l'après – Lopakhine, fils de moujik parvenu, rachète ce domaine où son père et son grand-père étaient exploités pour le diviser en parcelles de futures datchas après déracinement des cerisiers –, mêlent mélancolie et tristesse. Émerge toutefois un humour sous-jacent où l'amour est au centre de toutes les relations : Ania (fille de Lioubov) aime Trofimov qui, lui-même, convoite Varia (fille adoptive de Lioubov)... Et tg STAN de s'interroger : « Lopakhine est-il un héros adepte du progrès, animé par le goût de l'entreprise ? Ou un paysan grossier, un arriviste sans mérite, aveuglé par l'appât du gain ? Lioubov est-elle une pimbêche gâtée et égoïste qui représente la gloire déchu de l'ancienne noblesse rurale et qui ferait mieux de disparaître au plus vite avec toute sa clique ? Ou une ode sensuelle et irrésistible à l'humanité fragile et à l'inutilité essentielle dans nos vies ? Incarne-t-elle le droit à cette inutilité, à la beauté, à tout ce qui n'a pas de valeur économique, à la culture ? » ■

¹ Voir respectivement Poly n°145 et n°150 ou sur www.poly.fr

Onomatopée

ILS sont là, assis face au public sur des chaises brinquebalantes ; la mine réjouie et l'accent très belge, ils lâchent : « *On passe un bon moment, quand même...* » Et c'est vrai. On passe un bon moment. Surtout qu'il ne se passe rien. Ces cinq garçons de café désœuvrés, avec leurs vestes blanches à épauettes un peu salingues et leurs falzars noirs, se servent du thé à la menthe, dissertent longuement sur la menthe, et le thé, et le sucre, et ce dernier sujet

les énerve un peu. C'est curieux que, même en parlant pour ne rien dire, on puisse trouver matière à discorde...

Mais ils réussissent à reprendre le contrôle d'eux-mêmes, à retrouver leur bonne humeur, et que va-t-il se passer ? Rien, ou presque : des cris d'animaux, un grand capharnaüm qui nous fait passer de l'autre côté du décor, des monologues plus ou moins tristes, ou loufoques, ou ratés...

Cet art d'étirer un gag jusqu'à son extrême limite, à la

Laurel et Hardy ; cette manière de concasser la langue, de la mettre en doute ; ce jeu décalé, sur le fil, à base d'impro mais très tenu ; cette poésie dadaïste pleine de tristesse et d'entrain... le fameux collectif belge Tg Stan continue de jouer les têtes chercheuses : c'est vivant, terriblement.

J.-L. P.

● Vu à La Scène Watteau, à Nogent-sur-Marne. Au Théâtre de la Bastille, à Paris, jusqu'au 6 novembre.

COLLECTIF

«Onomatopée»: open dada au théâtre de la Bastille

Issus de compagnies flamandes et néerlandaises, cinq trublions en équilibre instable affrontent le public presque sans filet.

Ne rien faire, c'est tout un art. Cela peut même s'avérer intense, quand il s'agit de faire semblant de ne rien faire. En découvrant *Onomatopée*, création collective menée par Gillis Biesheuvel, Damiaan De Schrijver, Willem De Wolf, Peter Van den Eede et Matthias de Koning, la première impression est d'assister à une mise en scène du désœuvrement. Difficile tout d'abord de comprendre ce qui se passe, on ne se passe pas. Il y a ces cinq types habillés en serveurs de café, leur veste blanche rehaussée d'épaulettes dorées est passablement froissée. Clope plus

néolibérales. Le slogan est une fausse piste, bien sûr. D'ailleurs, impossible de dire à ce moment-là dans quelle direction nos regards comptent orienter le spectacle. L'un d'eux s'affaire vaguement avec une épaisse liasse de papier suggérant un texte à apprendre. Certains s'interrogent sur l'intérêt d'être sur la scène. Damiaan De Schrijver balaise leurs arguments d'un :

«*Nous sommes ensemb-*
On passe un bon moment.»
Arrivé à ce point, on pourrait croire à un vaste fûtage de gueule. Mais ces échanges hilarants, cette gestulation faussement statique, cet air qu'on brasse sans jamais se lasser, c'est dit jeu pur jus, une étourdissante performance d'acteurs typique de la scène flamande ou néerlandaise. Pas étonnant si

ou moins cabossée au bec, ils contemplent une théière marocaine et un pain de sucre posés sur une table. A leurs pieds traîne un cageot débordant de feuilles de menthe. Va-t-on assister à une improbable cérémonie du thé? De fait, on tasse la menthe à coups de marteau dans la théière avant de verser l'eau bouillante. Tout cela paraît presque improvisé. Les comédiens sont adossés à une toile tendue sur laquelle défilent de possibles didascalies que, de toute façon, ils ne respectent pas. Une banderole est exhibée: il y est question de la «*disparition de l'élan spontané dans les sociétés*



Un spectacle plein d'élan. PHOTO SANNE PEPPER

une partie des comédiens est membre du collectif *tg Stan* et était déjà à l'œuvre dans *Du serment, du roi, de l'écrivain et de Diderot* d'après le *Paradoxe sur le comédien* de Diderot. Par leur capacité à construire quelque chose à partir de rien, à jouer leur présence sur le fil du rasoir, ces acteurs inventent un théâtre funambule dont l'impact est d'autant plus

efficace qu'il emprunte au clown et au burlesque. A l'origine, *Onomatopée* devait être dépourvu de tout langage articulé, basé uniquement sur des sons, des murmures, des gestes. Un projet dans l'esprit de la poésie dada d'un Kurt Schwitters ou d'un Raoul Hausmann, auxquels Damiaan De Schrijver rend hommage à la fin du spectacle, dans un poème

sonore fourre-tout en forme de pot-pourri, feu d'artifice verbal aussi drôle qu'étourdissant.

HUGUES LE TANNEUR

ONOMATOPÉE de et par
GILLIS BIESHEUVEL,
DAMIJAAN DE SCHRIJVER,
WILLEM DE WOLF, PETER
VAN DEN EEDE et
MATTHIAS DE KONING
Jusqu'au 6 novembre, au théâtre de la Bastille (75011).

tg STAN, le théâtre à quatre bandes

Le collectif flamand éruptif et insoumis est à l'affiche du Festival d'automne, à Paris, avec deux spectacles



Extrait de la pièce de théâtre « Onomatopée », du collectif tg STAN. (DANIEL PERRELL)

RENCONTRE

ANVERS (BELGIQUE)
19 novembre 2014

La première chose que l'on remarque, quand on arrive dans le repaire du tg STAN à Anvers, ce sont les tables. Elles sont grandes et longues et, de la cuisine à la salle de répétition en passant par les bureaux, elles ponctuent tous les espaces du vaste loft situé au quatrième étage de cet immeuble en briques blondes, qui porte toujours sur son fronton sa belle enseigne de « magasins et entrepôts réunis ».

La table, tout pari de là, dans le théâtre que « les STAN », comme on les appelle, ont inventé à la toute fin des années 1980 et n'ont cessé de réinventer depuis : un théâtre « de texte » débarrassé de tout académisme, renouant avec l'urgence et la nécessité. Les STAN étaient alors quatre jeunes comédiens qui s'étaient rencontrés au Conservatoire d'Anvers, en 1986 : Jolente De Keersmaecker (laquelle, oui, est bien la sœur d'Anne Teresa De Keersmaecker), Damiaan De Schrijver, Waas Gramser et Frank Verduyssen. Très vite, Waas Gramser est parti, et Sara De Roo est arrivée.

Depuis, ils ne se sont plus quittés, ou, plutôt, ils ont inventé et réussi à faire tenir une forme d'association libre – une utopie. Presque trente ans après leur rencontre, vingt-six ans après avoir créé leur compagnie au nom bizarre, le STAN (abréviation de « Stop Thinking About Names »), en étendard de leur refus du dogmatisme, ils sont toujours là, et bien là, bien vivants, aux alentours de la cinquantaine, à la fois ensemble et libres.

« Une palette très large »

Le Festival d'automne, qui les a fait connaître, en 2000, et les a toujours suivis, programme deux de leurs créations emblématiques de leur union artistique libre – il y en aurait eu trois, avec *Scènes de la vie conjugale*, d'après Bergman, si l'actrice Georgia Scalliet, qui a créé le spectacle avec Frank Verduyssen, n'en avait pas été empêchée par un heureux événement.

Dans *Onomatopée*, spectacle joué qui se joue au Théâtre de la Bastille, seul figure parmi les STAN, Damiaan, qui a créé le spectacle en compagnie de camarades-acteurs venus de trois autres compagnies flamandes. Jolente et Frank, eux, sont aux commandes d'une belle *Cerisaie* créée à Bruxelles en mai avec de jeunes comédiens, et qui sera au Théâtre de la Colline tout le mois de décembre. Sara De Roo, elle, a pris du champ,

assurant les cours que le tg STAN donne au Conservatoire d'Anvers.

Un fonctionnement classique pour la compagnie « Finalement, il n'y a que trois spectacles dans lesquels nous avons joué tous les quatre ensemble », s'amuse Jolente, Damiaan et Frank – Sara étant retenue par ses cours ce jour-là. Les trois sont assis autour de cette fameuse grande table qui est au cœur de leur travail, avec la bibliothèque qui occupe l'intégralité d'un des murs du vaste espace de répétition, remplie de livres en flamand, en français, en anglais ou en allemand.

« Le répertoire de tg STAN, c'est un plus un plus un, ou quatre, ou trois, ou deux, ou deux fois deux... Toutes les combinaisons, toutes les "multi-productions" sont possibles. C'est cela qui garantit la longue vie de la troupe, et une palette très large, car nous n'avons pas les mêmes goûts », constatent Jolente et Damiaan – c'est souvent, chez les STAN, que l'un commence une phrase et que l'autre la finit. « C'est très naturel et très sain, pour nous, cette forme d'associa-

tion ou chacun est libre de créer de son côté, avec des artistes n'appartenant pas à la compagnie. On se laisse exister, avec nos voies/voies individuelles, mais nous nous retrouvons toujours à un moment donné », renchérit Frank.

Passion du « jeu dans le jeu »

« Et puis cela nous permet de tourner énormément », ajoute Damiaan. Quand on les rencontre, ce jour de la mi-octobre, Frank et Jolente reviennent de Dublin, où ils ont joué *La Cerisaie* en anglais. Damiaan fait des allers-retours entre la région parisienne et Anvers, pour *Onomatopée*, dans sa version principalement française. Les STAN, qui jouent aussi bien en

flamand qu'en français ou en anglais, sont une des troupes qui tournent le plus en Europe, du Portugal à la Norvège, deux pays qui les adorent, à l'instar de la France.

Vingt-six ans après leurs débuts, leur passion de « *faiseurs de théâtre* » – selon l'expression de Thomas Bernhard, un de leurs auteurs fétiches, avec Tchekhov et Ibsen – est intacte. Passion du jeu, du « jeu dans le jeu », en un emboltement où ils sont passés maîtres, et passion des textes, classiques ou contemporains, qu'en grands lecteurs ils ne cessent d'explorer.

Voilà ce qui leur a fait refuser de travailler sous la direction des

Tout part de la table pour cette compagnie: un théâtre « de texte » débarrassé de tout académisme

metteurs en scène, à ces jeunes gens éruptifs et insoumis qu'ils sont restés. « *Nous ne voulions pas être des ouvriers spécialisés du théâtre, à qui on dit ce qu'ils doivent faire* », sourient Jolente, Damiaan et Frank. Nombre de

grands comédiens français, au premier rang desquels Denis Podalydès et Nicolas Bouchaud, leur envient cette liberté. « *C'est un luxe pour lequel nous nous sommes battus* », soulignent-ils.

Chez les STAN, tout le monde met la main à la pâte, à un niveau ou à un autre. Damiaan a ainsi va-drouillé dans tout Anvers pour ramasser dans la rue ou chiner sur les marchés aux puces les chaises de huc et de huc qui servent de base à l'étonnant décor de *La Cerisaie*. Les STAN font du théâtre avec des tables et des chaises. Et c'est bien ■

FABIENNE DARGE

.....
Festival-automne.com

« Onomatopée » : clap-clap-clap !

PEUT-ON FAIRE DU THÉÂTRE à partir de rien, comme Flaubert rêvait d'écrire un roman à partir de rien ? Oui, mille fois oui. Tout dépend de ce qu'il y a dans ce rien. Comme le démontre cette *Onomatopée* que Damiaan De Schrijver, du tg STAN, consigne avec quatre camarades acteurs appartenant à trois autres compagnies flamandes ou néerlandaises, De KOE, Dood Paard et Maatschappij Discordia, qui, comme les STAN, ont remis le paradoxe du comédien au centre de la scène. Une onomatopée, comme on le vérifie en ouvrant le dictionnaire, est une imitation phonétique de sons : vroum-vroum, clic-clac, coucou... Mais la n'est pas le sujet, même si *Onomatopée* fait à la fois vroum-vroum, clic-clac et coucou. Puisque de sujet il n'y a point, dans ce spectacle qui fait de la scène un champ d'action (ou plutôt de non action) daïste.

En rang d'oignons

Alors de quoi est-il fait, le rien d'*Onomatopée* ? D'une folie hurlante et irrésistible, d'abord, qui a pu faire pleurer de rire certains spectateurs, dont nous sommes, lors des représentations à Pontoise ou à Nogent, qui ont précédé celles de Paris. Devant vous, spectateurs assis sur des chaises en

bois, comme au cabaret, cinq hommes alignés en rang d'oignons sur un minuscule espace, et vaguement habillés comme des garçons de café.

Dire qu'ils parlent pour ne rien dire, c'est peu. Comme nous tous, dans bien des circonstances de la vie. Et très vite du vide naît le chaos, que ces Marx Brothers d'un nouveau genre, ces champions de l'absurde belge maîtrisent au millimètre, avec un sens du gag et du plateau hors normes. Des ahuris de première classe, qui démontrent qu'un comédien n'a pas besoin de « sujet » pour exister. *Onomatopée* tient entièrement sur eux, brillants « faiseurs de théâtre ». Gillis Biesheuvel, Matthias de Koning, Damiaan De Schrijver, Willem de Wolf et Peter Van den Eede sont à la fois de sacrées bêtes de scène, et des hommes de parole, pour qui le langage est un terrain de jeu sans fin. Waouh ! ■

F. DA.

Onomatopée, par tg STAN

Festival d'automne, Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, Paris 11. Tél : 01 43 57 42 14. Du mardi au samedi à 20 heures, jusqu'au 6 novembre. De 16 € à 26 €. Durée : 1h 55. Puis, en novembre, à Arles, à Aix-en-Provence et à Montpellier.

IDEES & DEBATS

art&culture

« Onomatopée » à la Bastille :
beaucoup de bruit pour rien...

Philippe Chevilley
pchevilley@lesechos.fr

Cinq comédiens rares issus de collectifs flamands et néerlandais fameux : *STAN*, de KOE, Dood Paard, Maatschappij Discordia) décident de créer ensemble un spectacle « freestyle », qui soit une détonation et une fête. Son nom : « Onomatopée » – un mélange de textes décalés, de vraies-fausses impros, de sarabandes burlesques, de décor saccagé, de monologues étranglés... L'envie de lâcher prise, de retrouver l'esprit frondeur d'un théâtre libre de toute entrave ? On y court ! Plein d'appétit, anticipant déjà les explosions de rires absurdes que vont déclencher ces clowns existentiels – qui ont pour cousins français Les Chiens de Navarre, Pérez et Boussiron, Samuel Achaiche ou Jeanne Candel.

On emprunte, amusé, les coulisses du Théâtre de la Bastille, pour se retrouver sur des gradins ou en bord de scène sur les chaises de fortune d'un bar-tabac. Cinq garçons de café s'agitent, trébuchent et nous observent l'air goguenard, devant un mur de papier, fendu d'une porte battante en bois. Le spectacle va pouvoir commencer. Il ne commencera en fait jamais.

THÉÂTRE
Onomatopée
tg *STAN*, de KOE & Co
Festival d'Automne,
Théâtre de la Bastille
(01 43 57 32 14).
Jusqu'au 1^{er} nov. 1 h 45

Dès les premières minutes, nos cinq artistes patient, n'arrivent pas à nous faire rire franchement avec leurs dissertations sur le thé à la menthe et les aléas de la vie quotidienne. La salle réagit peu et la perfor-

mance traîne en longueur. « Onomatopée » décolle un brin quand un cadre tombe du mur et que l'atelier bricolage se met en branle. La perceuse et son fil font des ravages et une opération de destruction massive s'amorce. Suivent alors deux discours foutraques, prononcés en anglais et en allemand, qui font retomber la pression.

Cris d'animaux, bêtes empaillées
La seconde déflagration, avec concerts de cris d'animaux, surgissement de bêtes empaillées, pluie d'objets divers, production laitière et de bière est le moment le plus réussi du spectacle. On croit à un final apocalyptique, mais le public est invité à traverser le décor pour retrouver les vénérables sièges rouges du théâtre. « Onomatopée » s'achève en pente douce sur cinq « monologues » laborieux, résumé de cet opus hésitant et bancal. La fusion des cinq esprits rebelles n'a pas eu lieu dans ce projet pourtant prometteur. Le théâtre a ses mystères... ■

La fabrique des dévots

CHRONIQUE Le succès a des effets pervers. Il arrive aux artistes de s'égarer, au public de perdre toute distance critique et aux jeunes de vouloir bêtement imiter les grands.



LE THÉÂTRE
Armelle Hélot
ahelot@figaro.fr
blog.lefigaro.fr/theatre

On prétend que le théâtre élève l'esprit, aiguise l'intelligence, accente la lucidité. On prétend que le théâtre distrait tout en éclairant sur le monde et sur l'homme. Hélas, à en croire deux spectacles vus en début de semaine, on pourrait être convaincu du contraire. Soit, au Théâtre de la Bastille le très attendu *Omnatopée*, programmé par Emmanuel Demarcy-Mota dans son prestigieux festival d'Automne et bénéficiant de soutiens solides. Que nous annonce-t-on ? La réunion extraordinaire de cinq artistes issus de quatre compagnies flamandes ou néerlandaises. Certaines sont très connues en France et nous avons été les premiers à célébrer les vertus magistrales. Ainsi IG STAN, ainsi De KOE. Depuis des années ils retournent la terre théâtrale avec une santé, un esprit, une profondeur qui forcent l'admiration. Ils nous étonnent quand ils jouent Ibsen, Bergman, Bernhard, Tchekhov ou Diderot. Des collectifs remarquables et fertiles. Ainsi sont aussi Dood Paard et Maatschappij Discordia, moins souvent présents en France, mais que l'on a pu applaudir ici et là.

Que leur arrive-t-il ? Comment peuvent-ils se contenter de cette *Omnatopée*, spectacle d'un ennui abyssal, consistant de jourdeux, une proposition vide et très peu drôle. Soit pour tant réunis Darnaan De Schrijver (Ig STAN), Peter Van den Eede (De KOE). Ces deux-là, à eux tout seuls, nous avaient régates de l'inoubliable *My Dinner with André*, un moment d'anthologie. Les trois autres sont Willem de Wolf (De KOE), Gillis Bleshevel (Dood Paard), Mathias de Koning (Discordia). Tous ces talents pour accoucher de cette piètre farce à double détente présentée, avec grand succès nous dit-on, au



Omnatopée réunit des comédiens qui ont beaucoup de talent dans un spectacle peu convaincant. SAÏNE PÉPER

Théâtre Garonne, à Toulouse, et qui aurait enflammé Amsterdam. Dans le travail de IG STAN, il y a déjà de l'*Omnatopée* en 2006. Vieille recette reprise par de vieux gamins sûrs d'eux et de médialisation sur le public. « Paris fou », « humour incomparable », les vendeurs du spectacle n'ont pas de mots assez forts.

Pas ou peu connus sont les jeunes musiciens de la compagnie Manque pas d'airs Présentant, sous la houlette de Christophe Grappeiron, homme des Br-

grands et chef associé du chœur Accentus, une création de « théâtre musical », ils s'égarant aussi. D'autres le effèrent, d'après les *Passions* de Jean-Sébastien Bach, est entièrement conçu par Alexandra Lacroix que l'on a connue mieux inspirée. Ici elle veut nous faire du Christoph Marthaler. Mais Marthaler

possède une forme de génie. C'est un musicien, un artiste qui a forgé sa manière et s'appuie sur des interprètes chevronnés et audacieux, instrumentistes ou comédiens. Oh en est loin. Et sur le plateau de la belle salle du Carreau du Temple, c'est un désastre pour la musique et pour le jeu. Il y a du talent, pourtant, du côté des voix comme des instruments de musique. Mais quelle bêtise ! Quelle prétention ! Quelle complaisance ! Quel narcissisme ! Quel ennui !

Il y a tant de livres à lire, de films à voir, de concerts à écouter, d'amis à retrouver... Il y a tant de bons spectacles, tel le délicat Desnos de Gabriel Dutay que l'on espère voir repris. Halte aux punitions !

Sceneweb.fr – 23 octobre 2015

Onomatopée : quand l'humour belge se grippe !

23 octobre 2015 / dans À la une, Paris, Théâtre / par Stéphane Capron



photo Sanne Peper

Les compagnies belges et néerlandaises sont souvent inventives et imaginatives. Ce spectacle écrit par des membres du tgSTAN, De KOE, Dood Paard et Maatschappij Discordia se transforme vite en bavarde ennuyeux.

Cinq garçons de café pas très propres sur eux accueillent les spectateurs sur la scène du Théâtre de la Bastille, il a fallu passer par les coulisses pour prendre place sur des chaises dans un gradin installé sur le plateau. Ils déploient une banderole « L'élan suspendu a disparu de l'environnement néolibéral ». « Tout le monde est content d'être là ? » lance un comédien. Jusque là tout va bien.

Les cinq comédiens issus de quatre compagnies belges et néerlandaises se lancent dans une discussion autour du sucre. Pas n'importe lequel, du sucre qui vient du Maroc. D'ailleurs on dit « sucre berbère » ou « sucre berbien » ? « Il faut peut-être que l'on commence ? » dit un personnage. On aimerait bien, oui. Mais la discussion sur le sucre, le thé, la menthe n'en finit plus. « Nous bavardons, nous passons un bon moment ! » ironise un comédien. Pas sur ! **Cette conversation absurde devient pesante à la longue.**

Ce spectacle qui se veut une leçon de langage anarchique ne décolle pas malgré le côté burlesque des situations. Et puis on se réveille enfin. Un élément du décor tombe et précipite le spectacle dans un bon délire comique voir cosmique. Les cinq garçons de café se prennent les pieds dans les fils d'une perceuse. On reprend un peu espoir.

Le plateau devient un véritable chantier. Les cinq comédiens déchirent le décor et demandent au public de le traverser pour s'asseoir dans la salle. S'en suivent quelques monologues dont un est composé d'onomatopées que le public est invité à compléter. On se dit que le cœur du sujet arrive, enfin. Trop tard. C'est fini et l'on sort fortement dépité sans avoir pris beaucoup de plaisir.

Stéphane CAPRON - www.sceneweb.fr

tg STAN, De KOE

Dood Paard, Maatschappij Discordia

Onomatopée

Un projet de tg STAN, De KOE, Dood Paard, Maatschappij Discordia

De et avec Gillis Biesheuvel, Damiaan De Schrijver, Willem de Wolf, Peter Van den Eede, Matthias de Koning

Traduction en français, Martine Bom ; traduction en anglais, Paul Evans ; traduction en allemand, Christine Bais

Coproduction tg STAN ; De KOE ; Dood Paard ; Maatschappij Discordia // Coréalisation Théâtre de la Bastille ; Festival d'Automne à Paris // Avec le soutien de l'ONDA

Première de la version française le 26 février 2014 au théâtre Garonne - Scène européenne (Toulouse)

En partenariat avec France Culture

Durée: 1h45

Festival d'Automne

L'apostrophe, scène nationale de Cergy-Pontoise et du val d'Oise

6 au 8 octobre

La Scène Watteau, scène conventionnée de Nogent-sur-Marne

14 et 15 octobre

Théâtre de la Bastille

19 octobre au 6 novembre

Mots-clés : Festival d'automne, tg STAN

Télérama Sortir – 28 octobre / 3 novembre 2015

Complet
Onomatopée Du lun.
au ven., Théâtre de la Bastille.

ONOMATOPÉE

MISE EN SCÈNE TG STAN, DE «KOI, DOOD PAARD, MAATSCHAPPIJ DISCORD A
THÉÂTRE

« Cinq garçons se retrouvent dans une arrière-salle, ils engagent bientôt une conversation pour le moins triviale sur les vertus du sucre, de la menthe et de l'eau. »

ÉLOGE DU RIEN À LA MODE FLAMANDE

— par Christophe Candoni —

Cinq formidables comédiens issus de différentes compagnies belges et néerlandaises de premier plan s'imposent dans un « non spectacle » flamand génialement dégingué. Donnée au théâtre de la Bastille, leur proposition transgressive et jubilatoire réduit la représentation théâtrale comme peu de choses. Une attitude délibérément joueuse et provocatrice les pousse à débiter sans complexe et avec un humour noir à gruffer les attentes des spectateurs en ne proposant qu'une performance de rien, sur rien et avec rien. Cela se passe dans le décor exotique d'une arrière-salle de bistrot. Nos énergumènes sont assis en tenue de garçon de café, clops au bec. Ils bavardent, confusément, devisant sur bien peu de chose et à sus-tété.

« Onomatopée » est une étonnante création collective, apparemment complètement désordonnée et pourtant très maîtrisée. Les artistes ont l'habileté de ne pas être trop velléitaires, comme le sont d'autres agitateurs français de leur trempe du style Perez et Boussiron. Quand ces derniers passent en force, les Flamands sont toujours en creux sur le fil, ne cherchant jamais l'effet gratuit. Ils jouent très bien ensemble, dans l'écoute et à l'unisson, tels les instruments virtuoses d'un orchestre. Le concert qu'ils donnent de chants et cris d'oiseaux est d'ailleurs un moment magique.

C'est drôle, malin, brillamment anarchique. Cela risque d'en désappointer certains mais aussi d'en faire réfléchir. Car derrière un goût exquis et insouciant de la déconstruction, du saccage, au sens propre comme au sens figuré, le spectacle démasque l'air de rien la réelle et terrifiante vacuité d'un théâtre prétendument consistant, efficace, léné et ficelé, qui ne repose que sur le remplissage et l'épate. Le leur est tout l'inverse, latent, aléatoire et distancé. C'est ce qui le rend si bon et vivant.

BABEL-SUR-MEUSE

— par André Farache —

Les folies belge et néerlandaise ont encore frappé : avec « Onomatopée », l'humour totalement décalé et le non sens sont à l'honneur. Cela commence par le slogan « L'élan spontané a disputé de l'environnement néolibéral que la société est (après tout) devenue à présent » : phrase totalement dénuée de sens apparent, revendiquée comme telle par les acteurs. Et cet « après tout » est le cœur de cette pièce : une sorte de fatalisme doublé d'une révolte.

Mais il ne faudrait pas croire que « Onomatopée », dont la mise en scène ne présente pas de véritable logique, se contente d'être un numéro de grand quignon. Il s'agit pour les auteurs, comme l'indique Damiaan De Schrijver, de « démontrer que la langue, bien souvent, est un instrument abusif ou pour le moins problématique. Sur des sujets parfaitement futiles, les personnages de la pièce échouent à se comprendre [...] Il s'agit de s'interroger sur la langue, le son, les sentiments. »

Et cette interrogation percute violemment le spectateur : entre les cinq acteurs, la communication paraît impossible, la scène est une sorte de tour de Babel du Café du commerce, où la langue semble commune mais où la compréhension reste individuelle, viscéralement, radicalement, étrangère à la compréhension de l'autre. Effet encore renforcé par les monologues en anglais (drôlissimes) et en néerlandais.

Les performances finales de chaque acteur (avec une mention particulière au numéro d'onomatopées du comédien Damiaan De Schrijver) sont hilarantes et méritent à elles seules le déplacement. Malgré l'apparent éloge de l'incompréhension, cette pièce illustre en fait tout ce que l'humanité a de meilleur : l'écoute malgré les difficultés, la tolérance et l'amour de l'autre. Cette pièce ne peut mieux tomber dans notre actualité déchirante, où, entre « migrants » et Proche Orient, les preuves des ravages de l'absence de communication sont légion.

Politis – 29 octobre/4 novembre 2015



Attention, lâcher de loufoques!

Quatre compagnies mettent leur burlesque en commun. Mais la provocation tourne court.

Apriori, c'est une rencontre au sommet. Quatre compagnies flamandes et néerlandaises se sont réunies pour créer un spectacle typique de leur humour, avec l'intention d'être dévastateurs au regard des conventions théâtrales.

En fait, sur scène, il y a un représentant – ou deux – de chacune des équipes : tg Stan (la troupe la plus connue en France, célèbre pour s'emparer de textes existants et les accommoder à sa manière), De Koe, Dood Paard et Maatschappij Discordia. Ils sont habillés en garçons de café et servent du thé à la menthe. Mais tout va mal ! Ces maladroits versent à côté le breuvage bouillant. Ils sont si gaffeurs que le spectacle ne commence pas. Seule la banderole placée au-dessus de leur tête exprime une pensée : « *Le geste spontané a disparu de la sphère néolibérale qu'est devenue la société.* »

On attend des discours, ils finissent par arriver. Il y en a d'abord un en anglais, puis un autre en allemand. La traduction défile sur un décor bricolé qui se fendille et qu'un serveur pataud répare comme il peut. Allez, un dernier discours ! L'un

des garçons assène qu'il n'aurait jamais pu parler aussi bien que les précédents – qui savent si bien réfléchir pendant leur temps de pause ! Mais des têtes de vache et d'élan percent les parois en papier. Il est temps de traverser le décor comme on traverse un miroir et de passer à autre chose. De l'autre côté, les acteurs, qui ont troqué leurs vestes blanches contre des marcel noirs de lutteur, se livrent à un concours de poésie loufoque et sonore. Le spectacle se termine sur la volupté des mots et des onomatopées.

On n'est pas loin du fameux projet de Flaubert : « *Faire un livre sur rien* ». En effet, nos burlesques flamands travaillent sur le vide et le conventionnel avant de revenir au biberon du surréalisme belge. Mais leur provocation a du mal à tenir la distance. Quand les tg Stan jouent avec un matériau, ils retirent et ajoutent du texte en se nourrissant de l'œuvre originale. Là, lancés sans biscuits, les saltimbanques se sentent démunis et tentent de le cacher. On rit quelquefois, on admire la belle santé de déconneurs qu'ils ont tous. Mais il y a peu de grain à moudre.

↳ Gilles Costaz

« Onomatopée
Théâtre de la
Bacille, Paris XI,
01 43 57 42 14,
jusqu'au
6 novembre.

Paco de
Lucia,
légende du
flamenco,
Carré Saint-Pierre
Varela, Bodega
Films, 1h32

Mediapart – 17 novembre 2015

Chantal Morel ou Tg STAN : « La Cerisaie » de Tchekhov à jamais insaisissable

17 NOV. 2015 | PAR JEAN-PIERRE THIBAUDAT | BLOG : BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT

COMMENTEZ | 1 RECOMMANDÉ A+ A-



Scène de "Ils ne sont pas encore tous là..." © Sylvain Lubac

Aucun attentat, jamais, n'abattra « La Cerisaie » d'Anton Tchekhov. C'est sa dernière pièce. Elle est inépuisable comme toutes ses pièces. Mais, entre toutes, « La Cerisaie » est la plus insaisissable. Plus que la pièce, c'est cela que mettent en scène de façon aussi différentes que pertinentes, Chantal Morel et le tg STAN.

Le froid, le chaud...

Dans une lettre à Stanislavski le 3 février 1903, écrite à Yalta où il réside dans une maison avec jardin sur les hauteurs, Tchekhov dit vouloir entamer l'écriture de « La cerisaie » le 20 du mois et la finir pour le 20 mars. Il a en tête le schéma de la pièce, les personnages. Au premier acte, il voit les cerisiers en fleurs derrière les fenêtres de la grande propriété familiale dont Lioubov est l'héritière. Tchekhov a froid, il ne fait que 11°C dans son bureau, à la fin mars la pièce n'est pas du tout écrite. On peut incriminer la froidure. En juillet, elle ne sera toujours pas prête. Cette fois Tchekhov parlera (autre lettre à Stanislavski, le 28 juillet) du beau temps peu propice à l'écriture.

L'écrivain avance deux autres arguments dans la même lettre. Le premier c'est « la difficulté du sujet » : pour l'essentiel, tout est joué d'avance, la cerisaie sera vendue avant la fin de la pièce (la date de la vente se rapproche d'acte en acte). Une gigantesque cerisaie. En se basant sur les propos de Lopakhine au début de la pièce, le tg STAN a calculé que la cerisaie, fierté de la région, couvrirait une surface équivalente à 1500 terrains de foot. Les dettes sont telles, que la vente est inéluctable, Lioubov le sait comme tout le monde. La solution proposée par Lopakhine (marchand, petit fils d'un ancien serf du grand père de Lioubov) est d'abattre la cerisaie et d'en faire des lotissements pour estivants. Impensable pour Lioubov et les siens.

...et la paresse

Maîtresse des lieux, de retour au domaine après avoir vécu à Paris cinq ans durant, Lioubov rentre les poches vides après avoir mis fin à une histoire d'amour ruineuse, elle sait qu'elle ne peut pas faire face aux échéances. Mais elle et les siens font comme si un miracle pouvait avoir lieu, comme si la cerisaie était inviolable. On se voile la face et on parle d'autre chose, comme souvent chez Tchekhov.

Le dernier argument de Tchekhov pour ne pas travailler à sa pièce, c'est sa « paresse ». De plus, malade, il n'est pas très vaillant. J'imagine Tchekhov dans son bureau pendant l'été 1903. Il écrit un peu, lève les yeux et regarde par la fenêtre, le jardin est beau, le ciel de Yalta magnifique. Il sort, s'assoit sur un banc. Rêvasse. Il « traîne » tout l'été. « La Cerisaie » ne sera achevée qu'à la fin septembre. Tchekhov semble avoir écrit la pièce par petites touches. Dans une autre lettre, il parle de « mosaïque ».

C'est une pièce qui traîne, qui n'en finit pas d'attendre si bien que l'événement prévisible de la vente apparait comme un soulagement. C'est une pièce où on peut y entrer n'importe où, en ressortir, y revenir, ce que fait Chantal Morel. On peut aussi jeter son dévolu sur un détail, ce que fait le tg STAN. Commençons par ce dernier.

La danse de la dernière fête

Au troisième acte pendant que l'on attend Gaev (le frère de Lioubov) et Lopakhine de retour de la vente, la maison connaît son dernier bal. Le vieux serviteur Firs (qui n'avait pas voulu être affranchi) regrette que l'on y invite plus des généraux et des barons comme autrefois mais des chefs de gare. C'est la dernière fête de Lioubov et des siens dans cette maison que les a vus naître (le premier acte se passe dans une pièce baptisée « la chambre des enfants ») et qui appartient à la famille depuis plusieurs générations.

Dans la plupart des mises en scène de la pièce, la danse est souvent reléguée en coulisses ou passe en coup de vent. Ici, elle occupe tout le fond du plateau derrière un mur de grandes baies vitrées un peu décaties surmontées d'in vraisemblables stores un peu fatigués. Une danse fortement rythmée, pendant moderne à la danse dont parle Tchekhov. Elle prend une place considérable (espace, durée). Une danse rituelle de l'adieu à la maison. Tout le monde est en ligne mais chacun danse seul.

Un long moment magnifique, qui dure jusqu'à l'arrivée de Lopakhine, un peu mal à l'aise dans son triomphe : c'est lui qui a acheté la cerisaie. L'interprétation du grand Franck Vercruyssen ramifie à merveille les ambivalences du personnage. Lioubov, elle, est interprétée par la toujours sidérante Jolente de Keersmaeker, un des piliers du tg STAN avec Franck, et sœur de la chorégraphe Anne Teresa. La chorégraphie n'est pas signée mais on y devine une patte familiale.

Un vieux jeune Firs

Trois autres pilier de la troupe sont là, brevetés maison, les cinq autres acteurs sont fraîchement sortis des écoles de théâtre. Ces derniers semblent s'être glissés sans effort dans la façon de faire du tg STAN qui commence par un long travail à la table où se façonne une approche du jeu et de la pièce, l'acteur étant comme le gardien, l'accompagnateur du rôle. Le texte est dit mais comme improvisé, recréé et, ce n'est pas un détail, l'accent flamand redonne du relief à notre langue. La décontraction des corps n'en souligne que mieux les moments de tension, de pétrification. L'humour-amour du jeu qui traverse tous les spectacles du tg STAN met ici en évidence toute la drôlerie de la pièce affirmée par Tchekhov et que ne comprenait pas Stanislavski.



Scène de "La cerisaie" par le tg STAN © Koen Broos

La plupart des acteurs ne jouent qu'un personnage, ce n'est pas le cas de Stijn Van Opsttal qui interprète à la fois le comptable Epikhonov et le vieux serviteur Firs. En passant d'un personnage à l'autre, l'acteur nous dit qu'il change de personnage (pas de spectacle du tg STAN sans une complicité ponctuelle ou systématique avec le public), mais là, cela ne fonctionne pas. L'acteur n'est pas en cause. Firs est aussi lézardé que les baies vitrées du décor et leurs stores pourris. Il est l'âme qui garde la maison. Un Firs jeune et véloce, on n'y croit pas. Quand il s'allonge sur le sol parmi une neige de confettis blancs venant du dernier bal, de la dernière fête, on peut trouver l'image belle mais elle nous indiffère. La méthode (le mot est mal choisi) du tg STAN trouve là ses limites.

Les voix d'autrefois

On va retrouver Firs chez Chantal Morel, mais tout autrement. Pas de fenêtre, pas de stores, mais un double jeu de rideaux, des poulies, des projecteurs à vue. Le théâtre est toujours aux premières loges chez Chantal Morel. En scène, trois acteurs (deux actrices et un acteur) qui, chacun à sa façon, et ensemble, vont traverser « La Cerisaie », un voyage intérieur autant qu'antérieur. Pas toute la pièce, ce qu'il leur en reste, les rôles qu'ils ont envie d'approcher, de caresser, de cajoler. Ils nous mettent en contact avec une très belle vibration tchekhovienne.

Chacun entraîne, dans son sillage, une nuée d'échos portés par un vent de la mémoire, des bouffées de brises légères venant par le fond du théâtre profiter des courants et des trous d'air ménagés par le décorateur et éclairagiste Sylvain Lubac. Ces voix lointaines d'acteurs pour la plupart disparus s'immiscent dans nos oreilles, réveillent les fantômes des mises en scène d'où elles viennent signées Jean-Louis Barrault, Peter Brook, Giorgio Strehler et quelques autres.

Par honnêteté, Chantal Morel présente son spectacle comme un « chantier » d'après « La Cerisaie » sous le titre « Ils ne sont pas encore tous là... ». Une tournure qui rappelle une réplique au début de « La Mouette » quand Treplev convie sa mère et ses proches au spectacle qu'il vient de monter dans le jardin donnant sur le lac.

Une passe de trois

Marie Payen est Lioubov, l'actrice a l'art de rire et pleurer dans la même phrase. Elle est aussi Ania, la fille de Lioubov, celle qui était partie la retrouver à Paris, celle qui admire sa mère, celle qui voudrait à la fin s'occuper d'elle en se jurant de travailler, mais sa mère fuit une nouvelle fois, elle repartira à Paris, seule cette fois, sans sa fille qui peine à devenir adulte.

Nicolas Struve est à la fois Lopakhine qui va acheter le domaine, personnage dont il fait joliment un être souffrant plus que triomphant, Gaev le frère de Lioubov qui aurait pu administrer le domaine si sa sœur aînée n'avait pas tout dépensé, et enfin Trofimov, l'éternel étudiant, le beau phraseur qui a parfois des éclairs de lucidité, celui qui séduit Ania par ses belles phrases, comme celle-ci tenant lieu d'exergue au spectacle des tg STAN : « Si vous avez les clefs de la propriété, alors jetez-les dans le puits et partez. Soyez libre comme l'air. »

Line Wibl  est Douniacha, la bonne de la maison, Varia, la fille adoptive de Lioubov, amoureuse de Lopakhine. Ce dernier n'est pas insensible   cet amour, il est   deux doigts de le partager, mais au moment de passer   l'acte, d'étreindre Varia, il lui parle du ciel bleu, du froid car il fait -3 C, et Varia lui parle du thermomètre qui est cassé. Vont-ils en finir de leurs détours ? On appelle Lopakhine du dehors, il se précipite pour sortir. Toutes les interprétations de ce geste sont possibles, mais le fait qu'il sort parce qu'on l'appelle. Et si on ne l'avait pas appelé ? Trop tard, c'est fini.

Le th tre du pantalon

Alors l'actrice tourne la tête, puis le corps, s'éloigne et bientôt se tourne une nouvelle fois vers nous. Elle relève une fois de plus le devant de sa robe en le roulant méthodiquement, et derrière ce th tre miniature, apparait un pantalon. On remonte vers visage, ce n'est plus le même, il s'est un peu tordu, les épaules se sont légèrement désaxées, elle marche et son pas est lourd : elle est Firs. Ce n'est pas la première fois qu'elle passe ainsi d'un rôle   l'autre, c'est la dernière, on approche de la fin.

Tout le monde est parti, tout le monde croit que le vieux Firs a été emmené   l'hôpital du district pour y finir ses jours, mais non, il est là, seul dans la maison vide, seul dans le th tre déserté. Firs se perd dans le jeu des rideaux, erre, disparaît, se parlant   lui-même, répétant le mot « rien ». Alors du fond du th tre les voix d'autrefois qui nous étaient venues par brèves effluves, deviennent un bruissement et se mêlent   la voix de l'actrice, l'épaulent, susurrent le texte de Firs avec elle. On reconnaît les voix de vieux Firs disparus comme celui de Jean-Paul Roussillon (c'est pour lui qu'Alain Françon avait monté la pièce). C'est bouleversant.

Dans les deux spectacles, la langue russe apparait, ici et là, par bouffées. Elle aussi est insaisissable, alors les acteurs lui font la bise.

« Ils ne sont pas encore tous là... » d'après « La Cerisaie », mise en scène Chantal Morel, Th tre du soleil, Cartoucherie de Vincennes, du mar au sam 20h, dim 15h, les samedi 21nov et 5 déc   15h et 20h, jusqu'au 6 décembre

« La Cerisaie » par le tg STAN, au Th tre de la Colline, mar 19h30, mer au sam 20h30, dim 15h30, du 2 au 20 décembre

Télérama – 21 novembre 2015



ONOMATOPEE REVUE DÉGLINGUÉE TG STAN, DE KOE...

Tout se passe à l'arrière-scène : cinq protagonistes nous y attendent mi-goguenards, mi-désœuvrés, avant de nous guider vers des gradins en bois. En octobre dernier, le public du Théâtre de La Bastille, à Paris, semblait prêt à suivre d'emblée cette aventure... Qu'en sera-t-il lors de la tournée qui s'amorce ? Les performeurs auront-ils resserré leur projet ? Car, à la sortie du spectacle, on se demandait où avait bien pu passer la potacherie effrontée des collectifs tg Stan et De Koe, Anversois bien connus des amateurs français, ici rejoints par les Hollandais de Dood Paard et Maatschap-pij Discordia.

Il ne leur suffit pas d'afficher un calicot affirmant que « *le mouvement spontané a disparu de la sphère néolibérale que la société est (après tout) devenue* », pour donner une caution à cette entreprise de déconstruction sociothéâtrale ! Ces cinq acteurs en pseudo-garçons de café qui s'échinent



sur une estrade à deviser de rien comme des petits vieux sur leurs bancs (et à faire surgir de ce rien ce qui peut bien encore unir les hommes) nous lassent... L'ironie à l'égard des conventions de la représentation est devenue cette fois une norme pesante : drôle de paradoxe !

Damiaan De Schrijver et Peter Van den Eede (au sourire désarmant) sont,

chacun dans leur genre, toujours épantants... mais à de rares occasions seulement. Un beau ratage, à l'opposé de leur fameux succès, *My dinner with André*, qui, en 2005 et 2014, mit les salles (et nous avec) en transe...

— **Emmanuelle Bouchez**

1h45 | Du 19 au 21 novembre à Aix-en-Provence (13), tél. : 04 42 93 85 40; du 2 au 5 déc. à Toulouse (31), tél. : 05 62 48 54 77.

Il ne suffit plus de mettre en pièces les conventions théâtrales pour être original !

Mediapart – 21 novembre 2015

[visualiser l'](#)

Onomatopée: un salon de thé bousculé



A l'occasion du Festival d'Automne, le théâtre de la Bastille propose une collaboration entre cinq compagnies allemandes et néerlandaises, réunies autour d'un projet, *Onomatopée*. La pièce, écrite par Peter Van den Eede, et remaniée par chacun des comédiens, a été jouée pour la première fois au Théâtre Frascati à Amsterdam en 2007, avec un franc succès. Cinq personnages, déguisés en garçon de bar, vous attendent dans un décor éphémère : trois palettes au sol, une table, un service à thé. Au menu, un spectacle déroutant qui prend le public à bras-le-corps, pour le faire douter du sens et du rôle de la parole.

Sur la scène, pas de rideau. Les acteurs sont déjà assis, ils patientent. Le public arrive peu à peu, surpris de devoir traverser le plateau pour trouver un siège provisoire au fond de la salle. Gillis Biesheuvel, Matthias de Koning, Damiaan De Schrijver, Willem de Wolf et Peter Van den Eede peuvent être là depuis longtemps : les spectateurs vont s'immiscer dans des discussions qui n'ont ni début ni fin. *Onomatopée* remet en question la forme et le fond d'une pièce de théâtre. La forme, c'est-à-dire sa temporalité. Et le fond qui relève de son contenu, le langage.

« On commence maintenant ? »

Dans *En Attendant Godot* de Samuel Beckett (1952), Vladimir et Estragon parlent toujours de partir, mais ils restent cloués au sol. Ils sont pris dans une double inertie : celle de sortir d'un espace qui ne leur apporte rien, et celle aussi de rester dans l'espérance que quelque chose leur arrive finalement. Ils poursuivent un sens qu'ils sont incapables de trouver. Dans *Onomatopée*, les personnages sont lassés de devoir trouver un sens. Alors il s'agit de retarder le moment difficile où l'action et la parole doivent être logiques, raisonnés. On parle de thé...et de sucre... puis de menthe... Mais cette table, n'est-elle pas trop petite ? Le contact entre les acteurs et le public est immédiat et chaleureux, car le texte rejoint la banalité de nos discussions. Même Damiaan le dit,

avec un ton amusé: « On passe un très bon moment... ».

Une personne du public sort pour aller aux toilettes : le texte continue mais un acteur s'arrête, brouillant la temporalité de la pièce. Les compagnies qui jouent (tg STAN, De KOE, Dood Paard, Maatschappij Discordia) ont l'habitude de faire dérailler le texte pour le rendre volatile. D'autant plus qu'elles ne travaillent pas avec de metteur en scène. La notion de « spectacle vivant » reprend forme dans cette légèreté. Les

mots sont ici des coques vides, lancés devant le rire du public. Car prendre la parole est un mouvement à deux difficultés : la première, physique, c'est de s'exposer face aux autres, de se mettre à nu. La seconde, mentale, c'est de prouver aux autres la pertinence de son propos. Ainsi la pièce essaie-t-elle par différentes manières de « prendre la parole », en donnant toujours l'impression de nager dans une totale improvisation.

«Nous bavardons, c'est tout »

On parle pour ne rien dire, en avouant que « tout ça ne veut pas dire grand chose ». Puis on agit, dans une anarchie hilarante: on déroule des mètres et des mètres de câbles dans un décor étroit, afin que Matthias brandisse sa perceuse à tout-va pour remettre un tableau en place, avec en fond un vinyle country-rock des années 70... Bref, c'est clownesque et le rire va crescendo. Les gestes exagérés sont là pour éviter de passer par la voix, et créer une sorte de maladresse burlesque. L'« onomatopée gestuelle » revient au galop, quand des têtes d'animaux percent le mur qui séparent le plateau des coulisses. On aperçoit l'envers du décor. Dans cette surenchère comique et insensée, on peut s'attendre à n'importe quoi. Mais personne ne pourra se douter du dernier acte de la pièce, qui donne l'occasion au spectateur de sortir de ses gonds.

Informations:

Au Théâtre de la Bastille, du 19 octobre au 6 novembre, de 14 à 26 euros.

Un projet de lg STAN, De KOE, Dood Paard, Maatschappij Discordia
De et avec Gillis Biesheuvel, Damiaan De Schrijver, Willem de Wolf, Peter Van den Eede, Matthias de Koning

Traduction en français, Martine Bom

Traduction en anglais, Paul Evans

Traduction en allemand, Christine Bais.

Sortir à Paris – 23 novembre 2015

La Cerisaie au Théâtre de la Colline : notre critique

Publié le 23 novembre 2015 Par Marine S.



Infos pratiques



Du 2 décembre 2015
au 20 décembre 2015

[Plus d'informations](#)



Théâtre National de la Colline
15/17 rue Malte Brun
75020 Paris 20

La compagnie flamande tg Stan présente du 2 au 20 décembre sa mise en scène de *La Cerisaie* d'Anton Tchekhov, au Théâtre de la Colline, sans réussir complètement à convaincre le public.

Voilà quelques années que la compagnie flamande tg Stan remporte un franc succès à Paris, notamment, grâce à ses nombreuses programmations au Théâtre de la Bastille. Dès le 2 décembre 2015, c'est au Théâtre National de la Colline que sera présenté son nouveau spectacle, une adaptation de la très populaire pièce d'Anton Tchekhov, *La Cerisaie*.

Et d'ailleurs, ce n'est pas la première fois (loin de là!), que la compagnie s'intéresse au très singulier travail du dramaturge russe. En effet, après *Oncle Vania*, *Ivanov*, *Les Trois Soeurs*, *Point Blank (Platonov)* et *Une demande en mariage*, c'est la sixième fois que les tg STAN invitent à leur table Anton Tchekhov – un des rares auteurs, disent-ils, qui puisse, par sa lucidité, nous aider à préserver notre équilibre mental individuel et collectif, ou à le retrouver.

La Cerisaie, ils l'abordent avec cette manière habituelle, très caractéristique de leur travail : pas par une mise en scène fixe, mais en épurant le jeu de tout artifice et en faisant apparaître leurs éventuelles divergences. Tout est toujours un peu loufoque, et les codes du théâtre classique sont délibérément bafoués. Cependant, nous peinons cette fois-ci à les suivre dans leurs diverses idées. Si les acteurs sont tous excellents, c'est la globalité qui ne prend pas. Comme si on restait, pendant 2 heures, à côté de la pièce. Dommage.

Infos pratiques :

La Cerisaie, au Théâtre de la Colline, du 2 au 20 décembre 2015.

Du mercredi au samedi à 20h30, le mardi à 19h30, le dimanche à 15h30.

Tarifs : de 14,50 à 29,50€

Réservations : 01 44 62 52 52